Signification et action

CANDIDA DE SOUSA MELO *University of California, Berkeley*

RÉSUMÉ : Dans la tradition logique de la philosophie analytique, comprendre la signification d'un énoncé, c'est comprendre ses conditions de vérité. Dans la tradition du langage naturel, *la signification est liée à l'usage du langage. Depuis Grice, elle est liée aux attitudes et aux actions des interlocuteurs. Selon Austin, Searle et Vanderveken, signifier c'est utiliser des mots avec l'*intention *d'accomplir des* actes illocutoires*. Pareils actes ont des* conditions de félicité *plutôt que des conditions de vérité. Selon nous, signifier c'est essentiellement* tenter *d'accomplir des actes illocutoires. Et comme toute tentative est une action* intentionnelle *plutôt qu'une attitude, signifier c'est agir intentionnellement.*

ABSTRACT: In the logical tradition of analytical philosophy, to understand the meaning of an utterance is to understand its truth conditions. In the tradition of natural language analysis, meaning is related to language use. Since Grice, meaning is linked to speakers' attitudes and actions. Following Austin, Searle, and Vanderveken, to mean is to use words with the intention *of performing* illocutionary acts*. Such acts have* felicity conditions *instead of truth conditions. The aim of my work is to clarify the nature of meaning in the second tradition. In my view, to mean something is mainly to attempt to perform* illocutionary acts*. Any attempt is an* intentional *action rather than an attitude.*

1. Introduction

Selon un grande nombre de philosophes contemporains, toute analyse de la nature de la signification linguistique implique la clarification des liens entre l'esprit, le langage et le monde. Notamment, dans la perspective du courant philosophique du *langage naturel*[1] et de la philosophie de l'esprit en général, la détermination exacte de la place et du rôle de la signification dans les interactions discursives sert à expliquer pourquoi les mots peuvent représenter à la fois nos idées et les choses, et comment l'esprit peut établir la correspondance entre nos pensées et le monde.

***Dialogue* 48 (2009), 801-811.**
© Canadian Philosophical Association/Association canadienne de philosophie, 2009
doi:10.1017/S0012217309990424

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

Dans notre optique et dans celle de Grice (1957, p. 677–688), d'Austin (1962), de Searle (1979, 1983), de Vanderveken (1990) et de bien d'autres, le caractère *représentationnel* du langage et la propriété de *directionnalité* de l'esprit sont logiquement liés à l'intentionnalité. Grâce à elle, les agents peuvent lier leurs idées aux mots et aux choses ainsi qu'aux faits du monde. En pensant, ils sont dirigés vers les faits de deux façons différentes : sous le mode d'une présentation sensorielle ou sous le mode d'une représentation conceptuelle. Par exemple, lorsqu'on a les *états mentaux* de perception : visuelle, sonore, olfactive, gustative et ou tactile notre esprit est *dirigé* vers des objets *présentés* à nous sensoriellement[2]. Par contre, lorsqu'on a les *états mentaux* de croyances, de désirs, d'intentions, d'amours, de haine, etc., et lorsque l'on fait des *actes mentaux* comme juger, promettre, demander, déclarer, notre esprit est *dirigé* vers des faits *représentés* via des concepts, par un contenu le plus souvent propositionnel[3]. Il en résulte que l'intentionnalité est la clé de la relation entre l'esprit, le langage et le monde. D'une part, elle nous permet d'avoir accès au monde dans lequel on vit (grâce à nos sens) et, d'autre part, elle nous donne la possibilité de le transformer selon nos besoins (grâce à nos actions).

Depuis l'analyse de Grice[4], la signification est désormais une propriété intentionnelle. Elle a franchi les frontières de la philosophie du langage et est entrée dans le terrain de la philosophie de l'esprit et de l'action. Grice analyse la signification en termes mentaux. Elle est liée aux intentions, croyances et actions des interlocuteurs. Les mots sont porteurs de signification en vertu de conventions adoptées par la communauté des agents qui les utilisent[5]. Mais la signification et la communication de toute énonciation dépendent des intentions du locuteur. Grice défend l'idée que la signification et la communication d'une énonciation sont ontologiquement dépendantes de l'intentionnalité du locuteur. Sa notion de *signification du locuteur* est fondée sur des *attitudes propositionnelles* qu'il appelle *intentions de produire certains effets chez l'auditeur*. Celui qui fait une assertion entend, selon Grice, convaincre (*acte perlocutoire*) l'interlocuteur de la vérité du contenu propositionnel qu'il veut communiquer.

Chez Austin (1962), tout agent qui utilise le langage (parlé ou écrit) avec le but de signifier quelque chose a, outre l'intention de produire des sons ou des signes graphiques, l'intention d'accomplir des actes de discours. Selon Austin, il a l'intention d'accomplir, en particulier : des *actes locutoires, illocutoires* et *perlocutoires*. L'exemple suivant sert à distinguer ces trois types d'actes de discours : lorsqu'un agent parle en prononçant les mots qui forment la phrase «Othon, le chien du voisin, est un animal très féroce» il a l'intention d'accomplir :

1) un *acte locutoire* qui consiste à se *référer* à Othon (le chien du voisin) et lui attribuer la propriété d'être un animal très féroce;
2) un *acte illocutoire* qui consiste à *affirmer* qu'Othon, le chien du voisin, est un animal très féroce;
3) un *acte perlocutoire* qui consiste à *prévenir* l'interlocuteur de faire attention.

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

Austin est le premier à contribuer à la clarification des traits illocutoires de la signification. Il a eu le génie de distinguer les énoncés *performatifs* des énoncés *constatifs*. Grâce aux énoncés performatifs, les locuteurs ont le pouvoir non de décrire mais de *transformer* le monde. Lors de l'usage performatif du langage, le locuteur *fait des choses avec des mots*. Il fait ce qu'il dit faire par le seul fait d'accomplir l'acte qu'il accomplit. Par la suite, Austin a généralisé sa théorie. Même en utilisant des énoncés constatifs, le locuteur accomplit des actes illocutoires (dans ce cas des assertions). Austin donne ainsi à la signification une dimension pragmatique. Elle est associée dorénavant aux différents types d'actions que nous pouvons faire en parlant.

Grice, Austin et à leur suite d'autres philosophes contemporains comme Searle et Vanderveken (1985), ont contribué à l'analyse systématique des aspects *mentaux* et *illocutoires* de la signification. Selon ces auteurs, les unités de base de la signification sont des actes illocutoires plutôt que des propositions. Dans leur optique, la signification et l'usage du langage sont indissociables. L'une des conséquences de cette approche est la suivante : pour qu'un agent puisse parler une langue et la comprendre, il doit d'abord et avant tout être capable d'accomplir et de comprendre des actes de discours, et, en particulier, les actes illocutoires. Il en résulte que toute analyse adéquate de la signification et de la communication linguistique doit reconnaître que l'esprit, le langage et l'action sont étroitement liés. D'une part, l'esprit a besoin du langage pour décrire et agir dans le monde. D'autre part, le langage a besoin de l'intentionnalité de ses locuteurs pour qu'il y ait signification et communication. En particulier, pour signifier les agents doivent *avoir* certains types d'*états mentaux* (surtout des croyances, des intentions et des désirs) et également *faire* certains *actes* (surtout des actes de discours comme les actes d'énonciation, de référence, de prédication et des actes illocutoires). C'est pourquoi nous soutenons que signifier quelque chose linguistiquement, nos intentions ne se limitent pas à des attitudes propositionnelles. Signifier c'est plutôt agir intentionnellement. Car quiconque communique dans le discours doit signifier quelque chose et, pour cela, il doit inévitablement *tenter* d'accomplir un acte de pensée conceptuelle du genre illocutoire.

Notre principal but ici est d'analyser la nature propre à l'acte de signifier. Ce faisant, nous montrerons son rôle dans la communication et l'importance de la compréhension. Selon notre conception, pour exprimer et communiquer des pensées conceptuelles (états ou actes intentionnels), il faut inévitablement tenter d'accomplir certaines actions. Nous devons à la fois tenter de proférer des mots et tenter d'accomplir des actes illocutoires. Je suis d'accord avec l'analyse de Vanderveken (2005) selon laquelle ces tentatives sont par nature des *actions intrinsèquement intentionnelles* plutôt que des *attitudes* des locuteurs comme le pensaient Grice et Searle. Parmi les tentatives que les agents doivent faire pour signifier, certaines sont non conceptuelles comme les tentatives de proférer des sons ou d'autres signes. D'autres sont des actes de pensée conceptuelle comme les tentatives d'accomplir des actes illocutoires. Le présent travail est

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

composé de deux sections suivies d'une conclusion. Je commence par aborder respectivement la nature propre de la signification et les conditions de félicité de l'acte de signifier, et présente ensuite mes résultats dans la conclusion.

2. De la nature de la signification

Traditionnellement, la signification linguistique est considérée comme une relation entre le langage et le monde. Cette relation est établie grâce aux mots qui sont des outils syntaxiques servant à représenter les choses dont on parle. Cependant, les mots seuls ne suffisent pas pour qu'il y ait signification. Ils ne sont pas porteurs *en soi* de signification. De même, les choses dont nous parlons n'ont pas *en soi* de signification. Quelle est donc la nature de la signification? Pour répondre à cette question, nous allons présupposer dès le départ que tout agent qui signifie quelque chose (linguistiquement) agit intentionnellement, consciemment et rationnellement dans le contexte. Il est en principe capable de faire des choix et de se représenter les conditions de félicité de ses actes de pensée[6]. Certes, la réalité des objets et des faits du monde est ontologiquement indépendante du sujet qui les pense. Cependant, sans celui-ci, ils n'auraient aucun rôle dans nos systèmes sémiotiques. Car leurs attributs ou fonctions sémantiques ne leur sont pas intrinsèques. En ce sens, l'agent par son intentionnalité crée et détermine les possibilités de signifier.

Le courant logique explique comment le langage est lié au monde et analyse la signification grâce à la théorie de la référence et de la vérité. Dans la théorie traditionnelle de la vérité par correspondance, un énoncé exprime une proposition vraie quand il représente un fait existant dans le monde. Selon le courant logique, l'objectif principal de la sémantique est d'analyser les conditions de vérité des propositions. Nombreux sont ceux qui défendent l'idée selon laquelle la signification des énoncés est déterminée par les conditions de vérité des propositions qu'ils expriment. Dans cette conception, on comprend la signification d'un énoncé quand on comprend ses conditions de vérité.

Cependant, selon Grice, Austin, Searle et Vanderveken, fondateurs du courant philosophique du langage naturel, les locuteurs qui représentent quelque chose lient les contenus propositionnels au monde avec l'intention d'accomplir des actions bien particulières : des actes illocutoires ayant des conditions de félicité plutôt que des conditions de vérité. Dans cette conception, la signification est donc liée à la compréhension des conditions de succès qui doivent être remplies (par l'agent) pour qu'il y ait accomplissement des actes illocutoires et à la compréhension des conditions qui doivent être remplies (dans le monde) pour que pareils actes soient satisfaits. Il faut alors analyser en plus des aspects véri-conditionnels, d'autres aspects *mentaux* et *illocutoires* afin de mieux caractériser la signification.

Grice et Austin ont été les premiers à contribuer à l'analyse des aspects mentaux et illocutoires de la signification. Searle continue en perfectionnant leur analyse. Au départ, son approche était dans la même veine que celle de ses deux maîtres. Il soutenait que la signification était logiquement liée à l'usage du langage[7] :

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

plus particulièrement à l'accomplissement des actes illocutoires. Il s'est éloigné d'eux au fur et à mesure qu'il a développé sa philosophie de l'esprit. Par exemple, Searle critique Grice quand il distingue l'intention de signifier de l'intention de communiquer. Selon lui :

> Nous avons besoin d'avoir une claire distinction entre représentation et communication. Il est caractéristique qu'un homme qui fait une assertion entend à la fois représenter certains faits ou états de choses et entend communiquer cette représentation à ses auditeurs. Mais son intention de représenter n'est pas la même que son intention de communiquer. Communiquer est une opération qui consiste à produire certains effets sur nos auditeurs, mais on peut avoir l'intention de représenter quelque chose sans se soucier de produire des effets sur nos auditeurs (Searle, 1983, p. 165).

Il y a deux choses importantes à remarquer ici : d'une part, Searle met en évidence le lien entre signification et représentation. Il n'y a pas de signification sans représentation. C'est pourquoi il parle de l'intention de représenter dans le cadre de l'intention de signifier. D'autre part, il met en évidence le lien entre signifier et communiquer. Selon cette perspective, la relation entre les deux types d'intentions n'est pas symétrique. Car on peut avoir l'intention de représenter (signifier) sans avoir l'intention de communiquer. Par exemple, «on peut faire une assertion sans avoir l'intention de convaincre ou d'induire une croyance chez l'auditeur, ni même vouloir qu'il croit que le locuteur croit ce qu'il dit ou encore qu'il arrive à le comprendre tout court» (*id.*). Cependant, on ne peut avoir l'intention de communiquer sans avoir celle de signifier et donc de représenter. Conclusion : la communication est en relation de dépendance à l'égard de la signification et non l'inverse.

Remarquons que cette approche soutient la thèse selon laquelle nous avons des pensées en notre for intérieur lesquelles ne sont pas nécessairement communiquées. Bien entendu, nous pouvons, en principe, toujours exprimer ouvertement nos pensées intérieures en utilisant le langage public. La chose est même indispensable quand on veut interagir avec d'autres. Cependant, et c'est très important, nous pouvons exprimer des pensées sans pour autant vouloir les communiquer. C'est pourquoi Searle et Vanderveken l'ont remarqué :

> On a besoin de distinguer ces actes qui exigent une réalisation publique ouverte de ceux qui peuvent être accomplit en silence ou soliloque (1985, p. 180).

> Tout acte dirigé vers un interlocuteur dont l'interlocuteur est différent du locuteur demande une réalisation publique (*ibid.*, p. 182).

En bref, cela veut dire que nous pouvons, en notre for intérieur, représenter comment sont les choses sans être obligés de le dire à quiconque. Searle analyse l'intention de communication de l'agent comme étant simplement celle que

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

l'interlocuteur comprenne son intention de signification. Ainsi, selon son approche, nous ne pouvons accomplir en privé des actes illocutoires comme les supplications, les ordres et les promesses, dont la force est essentiellement dirigée vers un interlocuteur, sans vouloir les communiquer à cet interlocuteur quand il s'agit d'un allocutaire (un autre locuteur). Parfois, l'acte illocutoire visé est essentiellement dirigé vers quelqu'un d'autre (comme les promesses ou les ordres). Dans ce cas, l'agent ne peut signifier sans avoir l'intention de communiquer. Néanmoins, les deux intentions peuvent être distinguées logiquement : elles ont différentes conditions de satisfaction. Supposons que ma promesse d'aider quelqu'un n'a pas été comprise par l'auditeur à cause d'un bruit qui l'a empêché d'entendre mes mots. J'ai quand même tenté de faire cette promesse. J'ai donc réussi à signifier même si je n'ai pas réussi à communiquer.

Par la suite, Searle adopte un point de vue évolutionniste pour la signification, qui est une conséquence de son approche évolutionniste de l'esprit. Il soutient que la signification est un type d'intentionnalité d'un niveau très sophistiqué dont seuls les êtres humains sont pourvus :

> D'un point de vue évolutionnaire, tout comme il y a un ordre de priorité dans le développement d'autres processus biologiques, de même il y a un ordre de priorité dans le développement du phénomène intentionnel. Dans ce développement, le langage et la signification, […] arrivent très tard. Beaucoup d'autres espèces que les humains ont la perception sensorielle et l'action intentionnelle, et plusieurs espèces, certainement les primates, ont des croyances, des désirs et des intentions, mais très peu d'espèces, peut-être seulement les humains, ont une forme d'intentionnalité particulière mais aussi biologiquement fondée que nous associons au langage et à la signification (1983, p. 160).

Dans son optique, le langage et la signification sont des facultés propres à l'espèce humaine. En particulier, la signification est possible seulement *au moyen de* la compréhension des conditions de félicité des actes illocutoires que les agents tentent d'accomplir. C'est pourquoi il défend l'idée que la signification est une affaire d'imposition de conditions de satisfaction à des conditions de satisfaction :

> La clé dans l'analyse des intentions de signification est simplement ceci : pour la plupart des actes de discours, les intentions de signification sont au moins en partie des intentions de représenter, et une intention de représenter est *une intention que les événements physiques qui font partie des conditions de satisfaction (dans le sens des choses requises) de l'intention* devraient eux-mêmes avoir des conditions de satisfaction (dans le sens d'exigence) (*ibid.*, p. 167–168, les italiques sont de l'auteur).

Dans cette approche, l'agent impose aux conditions de satisfaction de sa première tentative (à savoir à réussir à bien faire une énonciation) les conditions de satisfaction de sa seconde tentative (à savoir à réussir à accomplir un acte

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

illocutoire). Il profère des mots avec l'intention d'accomplir un certain acte illocutoire et cet acte tenté est ce qu'il signifie dans le contexte. Nous trouvons ainsi chez Searle une théorie plus unifiée : la théorie des actes de discours a pour fondement la théorie de l'intentionnalité, et la théorie de la signification a pour fondement les deux précédentes.

Mais à quoi correspond exactement le procédé d'imposition de conditions de satisfaction à d'autres conditions de satisfaction dans la terminologie de Searle? Je vais répondre à cette question en déterminant les conditions de félicité (de succès et de satisfaction) de l'acte de signifier.

Les tentatives d'accomplir des actes de discours comme les actes d'énonciation, les actes de référence et de prédication et les actes illocutoires sont, selon l'approche que nous proposons, des actions intrinsèquement intentionnelles que les agents accomplissent, plutôt que des intentions (de premier ou de second ordre) qu'ils ont pendant un certain moment. C'est pourquoi je parle autant de conditions de succès que de conditions de satisfaction. Selon moi, signifier c'est d'abord tenter d'utiliser certains mots (mentalement, oralement ou graphiquement) afin de faire un acte d'énonciation. Pour que cette première tentative soit réussie, il faut bien articuler, proférer ou écrire les mots choisis.

Si, par exemple, l'agent se trompe de mots (il fait un lapsus) sa première intention n'est pas satisfaite : il ne réussit pas à faire l'acte d'énonciation visé. L'énoncé voulu n'est ni articulé, ni proféré, ni écrit. En faisant l'acte d'énonciation, l'agent donne en plus une signification aux mots qu'il utilise dans le contexte. Il les articule, les profère ou les écrit en tentant d'accomplir un certain acte de pensée conceptuelle qui peut être mental ou illocutoire. Il ajoute donc aux conditions de succès de la première tentative (dont le seul but est d'articuler, de proférer ou d'écrire des mots), les conditions de succès de la seconde tentative (celle dont le but est d'accomplir un acte illocutoire). En résumé, l'agent utilise des mots afin de tenter d'accomplir un acte illocutoire (mental ou public).

3. Des conditions de félicité de l'acte de signifier

Rappelons-nous tout d'abord que selon la théorie des actes de discours, les actes illocutoires sont des actions intrinsèquement intentionnelles. Nous ne pouvons les accomplir sans tenter de les réussir. Toute tentative d'accomplir une action est elle-même une action intentionnelle, elle a donc des conditions de succès. Voici les conditions de succès de l'acte de signifier. Tout agent qui tente d'accomplir un acte illocutoire élémentaire avec une certaine force F et un certain contenu propositionnel P, doit faire plusieurs actions.

1) Tout d'abord, il doit tenter d'émettre des signes (acoustiques ou graphiques) afin d'exprimer l'acte illocutoire visé. Pour cela, il doit faire certains mouvements corporels. Dans le cas verbal, par exemple, il doit activer les cordes vocales, le larynx, les muscles de la bouche (la langue, les lèvres, les maxillaires) et dans le cas écrit, il doit bouger les muscles du bras, de la main et des doigts. Pareilles tentatives de bouger le corps sont

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

considérées comme des présentations plutôt que des représentations de l'acte tenté. Elles sont donc par nature des actions non conceptuelles.

2) En utilisant ces signes (les mots), l'agent doit tenter d'exprimer le contenu propositionnel P, de l'acte illocutoire visé. Pour cela, il doit faire ce que Searle appelle un acte propositionnel. C'est-à-dire qu'il doit faire des actes de référence (se référer à des objets) et des actes de prédication (prédiquer des propriétés et/ou des relations des objets de référence). Et, surtout, il doit comprendre dans quelles conditions le contenu propositionnel P est vrai.
3) Simultanément, il doit aussi tenter d'accomplir l'acte illocutoire F(P) visé. Et pour cela :
4) Il doit tenter d'atteindre le but illocutoire de la force F sur le contenu propositionnel P avec le mode d'atteinte de la force. (Par exemple, celui qui fait une demande doit donner une option de refus à l'interlocuteur. La façon dont le locuteur donne une directive à l'interlocuteur lors d'une demande est fort polie; en français, il utilise souvent l'expression adverbiale «s'il-vous-plaît»).
5) Le contenu propositionnel exprimé doit satisfaire les conditions sur le contenu propositionnel de la force. (Par exemple, le contenu d'une demande doit toujours représenter une action présente ou future de l'interlocuteur. On ne peut demander à quiconque de faire quelque chose dans le passé).
6) Il doit aussi présupposer que les conditions préparatoires sont remplies. (Celui qui demande doit présupposer que l'interlocuteur est capable de faire l'action demandée).
7) Enfin, il doit tenter d'exprimer les états mentaux qui correspondent aux conditions de sincérité. (Celui qui demande doit manifester le souhait que l'interlocuteur fasse l'action demandée).

En vertu de son caractère intentionnel, l'acte de signifier est dirigé vers la réalité. Il a des conditions de satisfaction. J'ai déjà distingué les types d'actions que l'acte de signifier comprend : des tentatives de bouger le corps et d'accomplir des actes de discours (des actes d'énonciation et des actes illocutoires). Pour tenter d'accomplir pareilles actions l'agent doit en avoir l'intention en action. Pareille intention est satisfaite quand la tentative est réussie. Dans le cas particulier de l'acte de signifier, il est réussi quand les mots que l'on exprime (en énonçant et ou en écrivant) servent à tenter d'accomplir un acte de pensée du genre illocutoire. En pareil cas, il suffit de tenter de faire la tentative pour la réussir. Par contre, les conditions de satisfaction de l'acte de signifier sont liées aux conditions de succès de l'acte illocutoire visé. Il faut que l'acte illocutoire visé soit réussi pour l'acte de signification soit satisfait. Quand l'acte illocutoire est raté, l'acte de signification est insatisfait.

Comme il est une action intentionnelle, l'acte de signification a une direction d'ajustement entre l'esprit et le monde. Puisqu'il consiste en des tentatives, il a la direction d'ajustement propre aux tentatives qui va des choses à l'esprit.

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

Dans ce cas, les tentatives sont elles-mêmes des actions et des causes de l'action tentée. Par conséquent, les tentatives de signifier sont elles-mêmes des actes de signification et doivent causer l'acte illocutoire tenté.

4. Conclusion

Sur la base des considérations faites dans les trois dernières sections, je répondrai à certaines questions soulevées afin de mieux caractériser la nature des traits essentiels de l'action en question.

> La première question est : «qu'est-ce que signifier?»
> Je soutiens que signifier linguistiquement est un acte constitué d'une double tentative.

Quiconque entend accomplir un acte illocutoire doit d'abord tenter de bouger le corps pour émettre ou écrire des mots. Cette tentative est une action intentionnelle non conceptuelle. Ce faisant, il doit tenter d'accomplir des actes illocutoires. Ainsi l'acte de signifier renferme un aspect présentationnel et un aspect représentationnel. C'est pourquoi il est un type d'acte de pensée conceptuelle tout à fait spécial.

La seconde question est liée à la première : «qu'est-ce qui distingue l'acte de signifier de l'acte illocutoire?»

Le trait distinctif entre ces deux types d'actes est un trait logique : on peut rater l'acte illocutoire tenté alors que l'on ne rate pas la tentative de signifier. Pour que la tentative d'accomplir un acte illocutoire réussisse, il faut d'abord faire une bonne tentative en choisissant bien les mots utilisés. Il faut aussi faire cette tentative dans un bon contexte. Par exemple, pour réussir à donner un objet à quelqu'un, il faut bien nommer cet objet. Il faut aussi le posséder. Celui que se trompe de nom ou d'objet ne réussit pas à donner l'objet en question. Cependant, il a réussi quand même à signifier c'est-à-dire à tenter de donner. Suivant mon point de vue, l'on peut distinguer logiquement l'acte de signifier de l'acte illocutoire tenté. La réussite de l'acte de signifier est indépendante de la réussite de l'acte illocutoire tenté. Par contre, la satisfaction de l'acte de signifier dépend de la réussite de l'acte illocutoire. Par conséquent, il y a une implication logique entre la satisfaction de l'acte de signifier et le succès de l'acte illocutoire tenté.

La troisième question est : «quelles sont les caractéristiques essentielles de l'acte de signifier?»

Étant des tentatives, les actes de signification linguistiques ont des caractéristiques bien précises. Selon l'analyse que j'adopte ici, toute tentative d'accomplir une action individuelle est une action *intrinsèquement intentionnelle* (2005, p. 316, 326 et 327). En ce sens qu'on la fait volontairement, nul ne peut nous forcer à tenter de la réussir. C'est une action *personnelle*, en ce sens que c'est nous-mêmes qui tentons, nul autre ne peut faire nos propres tentatives. C'est une action *libre*, en ce sens que l'on aurait pu ne pas tenter. Enfin, c'est

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

une action *nécessairement réussie*, en ce sens que quiconque tente de faire une tentative la fait *ipso facto*. Donc, nos actes de signification sont libres et volontaires (comme les actes illocutoires). Cependant, à la différence de ces derniers qui peuvent parfois être accomplis par plusieurs et qui peuvent aussi rater, nos actes de signification sont purement privés (seulement nous pouvons signifier ce que nous signifions) et ils sont nécessairement réussis en tant que tentatives.

La quatrième question est liée à la première : «quelle est la direction d'ajustement propre à l'acte de signifier?»

Je pense que la direction d'ajustement propre aux intentions et tentatives va du monde à l'esprit. Remarquons que la satisfaction de l'acte de signifier est liée à la réussite de l'acte illocutoire tenté. Dans ce cas, l'acte tenté doit être accompli pour que la tentative soit satisfaite. Quand nous tentons d'accomplir un acte, la tentative est *ipso facto* faite. Même quand l'acte est raté, nous avons quand même réussi à tenter de le faire. Mais la tentative est satisfaite seulement si l'acte illocutoire tenté est réussi. (On peut voir ici la différence entre les conditions de succès et les conditions de satisfaction de l'acte de signifier).

La cinquième question est liée à la quatrième : «en vertu de quoi est-il possible de faire le passage d'un niveau physique au niveau sémantique?»

J'ai évoqué tantôt la capacité que l'esprit a de représenter les objets et faits du monde au moyen des pensées conceptuelles. Cette capacité est liée à celle de symboliser qui est propre à l'esprit humain. Nous sommes capables d'attribuer à des objets et à des entités purement physiques (comme les mots écrits ou parlés lesquels sont des signes graphiques ou des sons acoustiques) des statuts et des fonctions qu'ils n'ont pas intrinsèquement. Ce faisant, nous pouvons passer du niveau physique au niveau sémantique. C'est-à-dire qu'en vertu de notre pouvoir de représenter et de symboliser, nous pouvons transformer le monde. Par exemple, nous pouvons faire en sorte que certaines choses (comme les mots) puissent avoir des propriétés (sémantiques) qui leur sont totalement étrangères.

La sixième question est une extension de la précédente : «pourquoi y a-t-il une distinction entre la signification linguistique et la signification de l'agent?»

En vertu de leur nature, les mots tout seuls ne peuvent signifier. Seulement les agents qui les utilisent comme moyens d'expression et de communication de leurs pensées leur octroient intentionnellement une signification. La signification linguistique est ainsi une extension de l'intentionnalité de l'agent. Lorsque nous utilisons les mots pour signifier ce que nous voulons, ils deviennent des entités ayant des propriétés sémantiques et donc des propriétés intentionnelles.

Notes

1 Comme W. G. Lycan (1999, p. 673–676), j'adopte l'expression «langage naturel» plutôt que «langage ordinaire» pour désigner les langues développées au cours de l'histoire par les populations humaines par opposition aux *langues formelles artificielles* inventées par les mathématiciens, les logiciens et les informaticiens.

2 Soulignons que même si on perçoit des objets sous des concepts, la perception en tant que vécu d'expérience dépend de la présentation sensorielle des objets.

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press

Autrement, c'est une hallucination. Il faut souligner aussi que les traits des objets perçus sont distincts des traits de l'expérience consciente.

3 Cette approche a été développée par Frege (1971).

4 Paul Grice est peut-être le premier philosophe contemporain à soutenir l'idée que la signification linguistique est entièrement dérivée des pensées (attitudes et actions) des agents humains. Dans son article de 1957, Grice vise réduire la signification des énoncés du langage aux intentions de signification des locuteurs.

5 Grâce à l'intentionnalité, les agents peuvent attribuer aux objets et événements physiques (comme des signes graphiques ou sonores) des propriétés sémantiques qu'ils n'ont pas *intrinsèquement*.

6 En théorie des actes de discours, l'expression «conditions de félicité» sert à désigner l'ensemble des conditions de succès et de satisfaction des actes illocutoires. Elle est désormais utilisée en théorie de l'intentionnalité et en théorie de l'action en générale.

7 Voir Searle, 1969, chap. 2.

Références bibliographiques

Austin, John L.
1962 *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press.

Frege, G.
1971 «La pensée», dans *Écrits Logiques et Philosophiques*, traduction de C. Imbert, Paris, Seuil.

Grice, P.
1957 «Meaning», *Philosophical Review*, vol. 66, p. 677–688.

Lycan, W.G.
1999 «Philosophy of Language», dans R. Audi, dir., *The Cambridge Dictionary of Philosophy*, 2e édition, Cambridge, Cambridge University Press, p. 673–676.

Searle, J.R.
1969 *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press.
1979 *Expression and Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press.
1983 *Intentionality*, Cambridge, Cambridge University Press.

Searle, J.R. et D. Vanderveken
1985 *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press.

Vanderveken, D.
2005 «Attempt, Success and Action Generation: A Logical Study of Intentional Action», dans D. Vanderveken, dir., *Logic, Thought and Action*, Dordrecht, Springer, p. 315–342.

https://doi.org/10.1017/S0012217309990424 Published online by Cambridge University Press